

RUSSIE.

Saint-Petersbourg, 17 février. — Le courrier arrivé de Tiflis à Odesa, le 9 du mois courant, a apporté les nouvelles que les Tchetchènes et les Daghestans ont attaqué les troupes russes sur toutes les lignes lesghiennes et du Terek. Ces troupes ont été forcées d'abandonner les camps retranchés, de se replier et de se renfermer dans les forteresses. Plusieurs détachements de cavalerie tchetchène ont envahi la Cabarda et se sont dirigés du côté de Binaki. Le prince Woronoff a envoyé des troupes de renfort, mais il n'est ni en état ni dans l'intention d'entrer en campagne. Tous ses efforts sont dirigés pour amener des négociations avec les tribus de l'Abaste, qu'il veut détacher complètement de la cause de Schamyl Bey. Pour combattre ce dernier, il veut d'abord l'isoler. Le manque de vivres qui se fait sentir dans plusieurs villages de l'Abastie, le manque d'un chef et d'une direction quelconque semble favoriser le prince Woronoff.

— A Varsovie, trois des auteurs de la malheureuse tentative de Siedlce ont été condamnés à être pendus; l'un a obtenu grâce de la vie pour prix de son repentir, les deux autres ont été exécutés. La cour de Vienne a eu aussi ses rigueurs. Le prince Adam Czartorisky a été puni de l'accueil qu'il a fait à une adresse de ses compatriotes, par la confiscation ou la mise sous le séquestre, de tous les biens qu'il possède en Autriche, ainsi que la princesse.

ÉTATS-UNIS.

Québec et Saint-Malo. — On sait que le Christophe Colomb du Canada Jacques Cartier, était Malouin. Saint-Malo possède, dans son musée, des débris de la *Petite-Hermine*, l'un des trois navires du célèbre navigateur, qu'il abandonna dans la rivière de Saint-Charles, à son retour en France, en 1535. Ces débris ont été récemment trouvés dans la vase, où ils étaient enfouis depuis trois siècles, par M. Hamel, zélé archéologue et collectionneur canadien. Une partie en fut bienveillamment envoyée à la patrie de Cartier. Dans le dernier incendie de Québec, ces vestiges précieux, déposés ainsi que la collection d'histoire naturelle de notre compatriote, M. Lamare-Piquot, dans le Muséum provisoire ouvert par M. Hamel, ont été détruits par le feu.

Cette perte a été très sensible aux Canadiens. La Société historique de Québec écrit, à la date du 26 janvier dernier, au directeur du Musée de Saint-Malo : " Nous vous apprenons avec douleur cette perte, qui ne peut se réparer avec de l'or. Cependant nous nous estimons encore heureux de vous avoir envoyé à temps quelques débris de l'antique vaisseau. Nous nous consolons donc en pensant que la patrie de l'illustre capitaine de la *Petite-Hermine* possède aujourd'hui un peu de ces restes sacrés." La Société historique de Québec demande en même temps une copie du portrait de Jacques Cartier, qui est dans la galerie déjà nombreuse des Malouins célèbres.

Nous pensons que notre cité bretonne, pour consoler tout à fait notre cité canadienne, accompagnera d'une heureuse surprise l'envoi du portrait, et partagera affectueusement les débris de la *Petite-Hermine*. La mémoire de Jacques Cartier forme un lien de famille entre Saint-Malo et le Canada et l'on est heureux de voir s'établir des relations amicales et généreuses entre ces pays que l'Océan sépare, que la politique divise, mais qui sont destinés à se retrouver un jour unis dans l'association fraternelle de tous les peuples.

Courrier des Etats-Unis.

Admirables Découvertes. — Un physicien belge vient de découvrir que la lumière électrique, qui est, comme on sait, la plus puissante des lumières dirigée sur certaines parties du corps humain, leur donne une diaphanéité qui permet de distinguer clairement les artères, les veines et les nerfs, et d'étudier le jeu des divers organes en action. Cette découverte, ajoutée à celle du stéthoscope, sera d'une haute utilité pour l'exploration des troubles de l'économie animale.

ILES GAMBIE.

Le 11 février 1844, au matin, par un temps orageux et très pluvieux, la frégate la *Charte* se dirigeait sur Crescent, dont nous devons être à peu de distance. En effet, à huit heures, dans un moment d'éclaircie, les vigies signalèrent les arbres qui couvrent cette île. Nous la doublâmes dans le N. à un mille et demi de distance; les pluies abondantes nous empêchèrent la plupart du temps de la distinguer, et nous n'avions d'autres indications de son voisinage que le bruit de ses brisants.

D'épais nuages nous dérobaient la vue des terres élevées du groupe des Mangaréva (îles Gambier). J'avais deux cartes françaises des Pomotou : l'une de M. Duperré, dressée en 1824; l'autre, publiée en 1843. La première indique 25 milles de l'île Crescent aux brisants S. E. du groupe de Mangaréva; la seconde donne 12 milles pour la même distance. Je dirigeai la route de la frégate d'après la dernière de ces cartes, comme étant la plus moderne, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle est fautive. Nous avons parcouru 20 milles au loch pour faire le chemin ci-dessus désigné; c'est, à peu de chose près, le résultat des observations du capitaine anglais Beechey qui a exploré ces îles avec tous les éléments qui peuvent inspirer le plus de garanties. Il est d'autant plus important

de rectifier la position de l'archipel des Pomotou, que désormais nos bâtiments le parcourront fréquemment. J'ai vivement regretté que le mauvais temps, près de Crescent, nous ait empêché de prendre les angles horaires.

La *Charte* se présenta dans l'après-midi devant la passe qui permet de franchir, dans le S. E. les bancs de coraux qui entourent le groupe des Mangaréva. J'expédiai un officier dans une embarcation, pour s'assurer qu'il y avait assez d'eau pour la frégate, et sur le signal affirmatif, je donnai dans le lagon fort à propos, car le temps prenait une mauvaise apparence. Je me disposais à laisser tomber l'ancre près de Kamarou, quand on vit une pirogue se diriger vers nous, c'était un pilote. Il conduisit la frégate à ce qu'il appelait le mouillage des grands bâtiments. Il nous fit jeter l'ancre par le fond énorme de 30 brasses, à une distance égale de Mangaréva et d'Akena, un peu dans le S. du parallèle de ces deux îles. N'ayant jamais vu de frégate dans les eaux internes de Mangaréva, il fut intimidé et jugea n'avoir rien de mieux à faire que de la placer le plus loin possible des terres et des récifs. Si la *Charte* eût dû séjourner plus longtemps sur les lieux, je l'aurais mouillée à l'O. et près de l'île Akena, par un petit brassage.

Le 12 février, en débarquant, je trouvai la population de Mangaréva rassemblée sur le rivage; le roi Maitou, ses chefs, ses oncles, et le révérend père supérieur Cyprien Liausu, vinrent à moi de la manière la plus affable. Un coup de canon signala que je mettais pied à terre; enfin, tout annonçait que j'étais en pays ami. On me conduisit dans la demeure royale, où je fis connaissance avec les principaux personnages, et, ensuite, M. le supérieur voulut bien me faire visiter le village de Mangaréva et ses environs.

Les habitants de ces îles, qui, visités pour la première fois il y a seulement dix-huit ans, par le capitaine anglais Beechey, furent signalés par cet officier comme les plus inhospitaliers et les voleurs les plus audacieux de la Polynésie, forment maintenant une des populations les plus bienveillantes que l'on puisse rencontrer, et chez laquelle la propriété est le plus religieusement respectée. Sur les lieux mêmes où Beechey fut obligé d'avoir recours à la fusillade et même à l'artillerie de la corvette, pour faire cesser les spoliations agressives des naturels, et pour se procurer quelques fruits et son approvisionnement d'eau, les indigènes venaient à notre rencontre, nous offrant des cocos, qu'ils ouvraient pour nous rafraîchir. Pendant les huit jours que la *Charte* a passés au mouillage, non seulement il n'y a pas eu un seul vol de commis à terre ou à bord, mais les habitants rapportaient les objets qu'ils supposaient avoir été oubliés. Ils montrèrent la plus grande réserve dans les visites qu'ils firent à la frégate. Une conversation plus animée ou quelques exclamations indiquaient seules une chose leur plaisait ou excitait leur admiration. Si quelqu'un du bord débarquait sur une des îles, il était bientôt joint par des habitants qui paraissaient chercher les moyens d'être agréables ou utiles en offrant leur assistance pour porter des bagages, servir de guides, ou même faire l'office de chiens de chasse, et tout cela en montrant un grand désintéressement. Le très modeste maro qui, en 1825, formait l'unique vêtement de toute la population, est maintenant remplacé par un vêtement qui couvre tout le corps.

Les changements extraordinaires effectués en si peu de temps sont l'œuvre de quelques missionnaires français, qui, conduits par l'espoir d'appeler à notre religion des anthropophages idolâtres, et ayant fait abnégation de leur existence, se sont fait jeter sur une des îles du groupe, sans vivres pour le lendemain, et ne connaissant pas la langue du peuple auquel ils se livraient. Une de ces femmes charitables et compatissantes, qui sont de tous les pays, une mère, probablement, qui, en voyant des malheureux, aura pensé que ses enfants pourraient un jour se trouver en pareille situation, est venue au secours de la foi, malgré les mauvaises dispositions que leur montraient les autres indigènes, et leur a donné quelques morceaux de fruits à pain, qui ont suffi pour soutenir leur existence pendant les premiers jours. Plus tard, la réserve extrême mise par les missionnaires dans leur conduite, la résignation avec laquelle ils ont subi de rudes épreuves de tous les genres, des soins portés aux malades, et des conseils pour tirer un plus grand parti des ressources des îles, ont valu aux nouveaux débarqués quelque affection qui s'est peu à peu répandue. L'Évangile a été prêché, et l'exemple d'un petit nombre de timides prosélytes n'a pas tardé à être suivi de la conversion de la population entière; de ceux-là même qui, par un tel changement, perdaient une position prépondérante parmi leurs compatriotes. Le chef Maitou, un des oncles du Roi, d'une taille et d'une corpulence colossale, ancien grand-prêtre de toutes les îles du groupe, jouissant par ses fonctions d'une immense influence et s'ad-